



L'Humanité et “ le souffle de la Révolution française ”. Année 2009

Stéphanie Loncle, Olivier Ritz

► To cite this version:

Stéphanie Loncle, Olivier Ritz. L'Humanité et “ le souffle de la Révolution française ”. Année 2009. Martial Poirson. La Révolution française et le monde d'aujourd'hui. Mythologies contemporaines, Classiques Garnier, pp.151-162, 2014, 978-2-8124-2556-1. 10.15122/isbn.978-2-8124-2558-5.p.0151 . hal-01845370

HAL Id: hal-01845370

<https://hal.science/hal-01845370>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphanie Loncle et Olivier Ritz, « *L'Humanité* et le souffle de la Révolution française. Année 2009 », dans *La Révolution française et le monde d'aujourd'hui. Mythologies contemporaines*, sous la dir. de Martial Poirson, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 151-162.

***L'Humanité* et « le souffle de la Révolution française » : année 2009.**

L'Humanité propose depuis une dizaine d'années des numéros hors-série sur une thématique d'actualité ou sur un thème relevant de la commémoration, vendus entre 5 et 10 euros sur les marchés, dans les kiosques ou sur Internet. Le hors-série intitulé « 1789-2009 : Portraits de Révolution » s'inscrit dans cette collection tout en étant le produit d'une démarche originale de publication, qui sera reprise en 2010 pour les « Figures de la Résistance » : paru à l'automne 2009, ce numéro est composé à partir d'une série de 36 portraits qui furent publiés dans le quotidien pendant l'été précédent.

Les auteurs sont principalement des journalistes de *L'Humanité* ou assimilés, mais aussi des historiens et des romanciers¹. Ces portraits de Révolution, rédigés par des hommes de plume, réunissent les célèbres Robespierre et Saint-Just ainsi que des figures moins familières comme Delgrès, Sonthonax et Polvérel, autant de personnages qui naviguent eux-mêmes entre histoire, journalisme et politique. Leur écriture puis leur double mode de publication soulèvent un certain nombre de questions sur les rapports entre ces trois activités « littéraires » que sont l'histoire, le journalisme et le militantisme politique. Comment ces trois pratiques d'écriture s'articulent-elles pour le journal *L'Humanité* en 2009 ? Comment la commémoration de la Révolution française permet-elle au journal communiste de défendre à la fois une ligne historique, journalistique et politique ?

Derrière la commémoration, des combats politiques

Comme le constate non sans fierté Patrick Apel-Muller² dans l'éditorial, cette publication fait exception dans le paysage médiatique de 2009. En effet, si elle semble obéir à l'obligation commémorative qui s'impose depuis une vingtaine d'années dans la sphère médiatico-politique elle détone cependant par le choix de l'objet à commémorer, comme si, en s'inscrivant dans une forme qui a promu la dépolitisation historique par la communion mémorielle³, *L'Humanité* cherchait à en montrer les contradictions : derrière la dépolitisation de façade, c'est un tri qui s'opère entre les

¹ Les journalistes de *L'Humanité* ayant contribué au numéro sont : Patric Apel-Muller (directeur de la rédaction), Claude Cabanes (retraité), Caroline Constant, Jacques Coubard, Sébastien Crépel, Nicolas Devers-Dreyfus, Pierre Dharréville (ancien journaliste, ancien rédacteur en chef de *Pif*, dirigeant national du PCF), Bernard Duraud, Paule Masson, Marc de Miramon, Rosa Moussaoui, Jérôme-Alexandre Nielsberg, Fernand Nouvet, Philippe Peter (stagiaire), Jean-Paul Piérot (rédacteur en chef), Stéphane Sahuc, Lina Sankari, Frédéric Seaux, Maurice Ulrich. – Les historiens ayant contribué au numéro sont : Antoine Casanova, Bruno Delmas, Pascal Diard, Frédérique Matonti, Claude Mazauric, Ange Rovere, Pierre Serna, Michel Vovelle. – S'y ajoutent : Franck Delorieux (collaborateur aux *Lettres françaises*), Bernard Chambaz (écrivain), Geneviève Fraisse (philosophe), Alain Guédé (journaliste au *Canard enchaîné*, président du Concert de Monsieur de Saint-George), Lydie Salvayre (écrivain).

² « En choisissant durant tout l'été 2009 de tracer le portrait des acteurs de la Révolution française, *L'Humanité* n'était pas dans le vent... Elle a pourtant rencontré l'intérêt de ses lecteurs et celui d'auteurs – romanciers, historiens, journalistes », *L'Humanité*, « 1789-2009 Portraits de Révolution », Hors-série, septembre 2009, p. 5.

³ Voir Patrick Garcia, « Usages publics de l'histoire », dans Christian Delacroix *et alii* (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, Gallimard, « Folio histoire, 2010, vol. II, p. 912-926. En particulier p. 915 : « La commémoration organise une lecture du passé qui magnifie le roman de la nation et évite les dates trop conflictuelles ».

événements dignes de relever de la mémoire vivante et les événements condamnés à l'oubli.

Que commémorent ces « portraits de Révolution » ? Contrairement à ce qu'annonce le titre et le sous-titre, il s'agit peut-être moins de fêter les « 220 ans de la Révolution française » que de prendre parti dans un débat commémoratif qui porte sur les 20 ans de l'année 1989. En mettant en avant la Révolution française, *L'Humanité* choisit d'opposer une révolution à la contre-révolution libérale qui a marqué les lendemains de la « chute » du Mur de Berlin. Outre l'affrontement de deux mémoires, c'est aussi une confrontation entre deux usages politiques de l'histoire qui se joue en 2009. Vingt ans après le Bicentenaire, le temps est venu de choisir entre une pratique de la commémoration qui dépolitise le présent au moyen de l'histoire et une pratique mémorielle de l'histoire qui permet de politiser le présent. Vingt après 1989, il s'agit pour *L'Humanité* de faire gagner la Révolution contre le Bicentenaire comme mode de dépolitisation de la présence de l'histoire, et contre la « chute du Mur » comme symbole de la fin des révolutions et avec elle de la fin de l'histoire.

Les cérémonies du Bicentenaire de la Révolution ont en effet marqué l'avènement d'un nouveau type de célébration politique de l'histoire. Cette mode de la « commémoration festive », qui ne s'est pas démentie depuis, a conduit dans le même temps à l'occultation mémorielle de la Révolution française. En effet, si la commémoration est plus que jamais en 2009 une valeur florissante pour la sphère médiatico-politique, on ne peut pas en dire autant de la Révolution elle-même. Le journal *Libération* qui ne manque pas une occasion d'offrir un point de vue méta-discursif sur les tendances sociétales publie ainsi en janvier un article intitulé « Ce qu'on va commémorer en 2009 » où l'on peut lire :

Cette année, il s'agira aussi de fêter l'anniversaire de plusieurs événements qui ont marqué l'Histoire. De ces grandes dates dont raffolent les journalistes, mais pas seulement. S'ils filent à tout le monde un coup de vieux mesquin, ces anniversaires permettent aussi de revenir sur des événements historiques qui ont changé la face du monde. [...]

Au rayon grands événements contemporains, on célébrera cette année les 20 ans de la chute du Mur de Berlin, le 9 novembre. Vingt ans, aussi, pour la manifestation des étudiants chinois, place Tien An Men à Pékin, le 4 mai. [...]

2009, c'est aussi les 50 ans au pouvoir de Fidel Castro à Cuba. [...] Les 40 ans des premiers pas de l'Homme sur la Lune, le 21 juillet 1969. Les 200 ans écoulés depuis la naissance de Darwin, et d'Abraham Lincoln. [...]

Et enfin, un clin d'œil de l'Histoire. Les plus cyniques pourront fêter les 80 ans de la crise de 1929. Patience, il faut attendre le 24 octobre⁴.

Dans cette liste de courses, il y aurait bien de quoi inspirer *L'Humanité* : mettre en valeur la longévité de Castro pour oublier Berlin ou tendre une main amicale à Neil Armstrong qui a enfin rattrapé Youri Gagarine. Pourtant c'est la Révolution française que *L'Humanité* met à l'honneur en 2009. Pourquoi un tel choix ? On trouve dans *Le Figaro* un élément de réponse : le quotidien fait deux mentions de la Révolution au cours de l'année 2009. Le journal fête, sous la plume d'Alain Decaux, le centième livre de Max Gallo : « Son centième livre, Max Gallo le consacre à la Révolution française. Tout au long des pages, on frémit, on vibre. Comme si on y était⁵. » Mais en avril, Blaise de Chaballier et Olivier Nuc s'inquiètent à propos de la sortie du livre *L'Insurrection qui vient. Mise au point*⁶ : « François Furet semble s'être trompé, la

⁴ Article de Florent Pecchio « Ce qu'on va commémorer en 2009 », *Libération*, 7 janvier 2009.

⁵ Alain Decaux, « Il n'y a plus de roi en France », *Le Figaro*, 29 janvier 2009.

⁶ La Fabrique, 2009.

Révolution française n'est pas terminée⁷. » Pour le *Figaro*, le choix est simple : si le plaisir de lire l'histoire de la Révolution française « racontée⁸ » par Max Gallo est légitime, en revanche, il est irresponsable d'entretenir la présence vivante de l'événement. La Révolution, les révolutions, c'est du passé. Au contraire *L'Humanité* entend ici lutter contre l'oubli de « ces images de la Révolution dont nous sommes à la fois les enfants et les gardiens⁹ » et mettre en valeur la puissance politique de cette présence mémorielle. Cette publication met ainsi au jour la contradiction même de l'usage contre-révolutionnaire de la mémoire : chercher à faire « vibrer » au souvenir de la Révolution, c'est aussi s'exposer à percevoir au présent le « souffle de la Révolution¹⁰ ».

Une double thèse se dégage de ce recueil : celle de l'utilité politique de la mémoire révolutionnaire d'une part et de l'utilité historique des révolutions de l'autre. Le directeur de la rédaction du quotidien, Patrick Apel-Müller, qui écrit l'éditorial du hors-série, insiste sur les efforts politiques déployés pour effacer cette mémoire :

Les conservateurs de tout poil ne lui ont jamais pardonné. Dans les fourgons de la Restauration, ils tentaient d'effacer la mémoire de ces géants qui avaient été capables de sortir des idées reçues de leur siècle pour inventer¹¹.

Ce souffle du passé qui emporte le présent et qui soulève « l'immense manteau d'oubli » se retrouve dans le portrait de Le Peletier signé par le même auteur : « Napoléon d'abord, la Restauration ensuite, la République bourgeoise enfin vont s'acharner à éradiquer la trace de ce révolutionnaire trop exemplaire¹². » L'effacement de la mémoire révolutionnaire n'est pas présentée comme une fatalité liée au passage du temps mais comme le résultat d'actions dont la cohérence et la persistance doivent être interprétées, dénoncées et combattues. Pour Jean-Paul Piérot, il convient de s'élever « contre les restaurateurs du drapeau blanc qui s'étaient mis en tête d'effacer tout ce qui pouvait rappeler la Révolution française. Une prétention aussi absurde que vaine¹³ ». Dans la même veine, Pierre Serna salue en Michel Vovelle l'acteur de ce combat contre l'oubli actif de certaines figures de l'histoire, combat qui relève de la lutte de classes :

La bonne société bourgeoise du XIX^e siècle allait s'occuper de son cas [il parle d'Antonelle], effaçant de la mémoire collective ce personnage dérangeant et sulfureux, faisant tache dans le tableau collectif des élites conservatrices arlésiennes. Antonelle ? Une Arlésienne au masculin. Il aura fallu attendre plus de cent soixante ans et toute l'inventive curiosité de mon maître, Michel Vovelle, qui me confia la redoutable tâche d'étudier, d'analyser puis de comprendre le destin étonnant de cet homme hors du commun, pour que le révolutionnaire d'Arles retrouve une place plus juste dans la Révolution française¹⁴.

Cette valorisation du travail historique comme une action narrative et politique de résistance à la violence de l'oubli se lit en filigrane dans le titre choisi par

⁷ Blaise de Chaballier et Olivier Nuc « Ces intellectuels et artistes qui appellent à la révolte », *Le Figaro*, 09 avril 2009). Cet article sert de prétexte à Serge Halimi pour faire « l'éloge des révolutions » dans le numéro de mai 2009 du *Monde Diplomatique*, qui déroge au silence médiatique que nous signalons et s'inscrit sur cette question dans la même ligne que celle de *L'Humanité*.

⁸ « Il ne prend pas parti, il raconte », *art. cit.*

⁹ Claude Cabanes, « Pour Marat, l'Ami du peuple », *L'Humanité*, *op. cit.*, p. 15.

¹⁰ Editorial de Patrick Apel-Müller, *ibid.*, p. 5.

¹¹ *Idem.*

¹² Patrick Apel-Müller, « La passion selon Le Peletier de Saint-Fargeau », *ibid.*, p. 55.

¹³ Jean-Paul Piérot, « Pierre-Louis Prieur, missionnaire de la République », *ibid.*, p. 69.

¹⁴ Pierre Serna, « Antonelle, "le premier communiste provençal" », *ibid.*, p. 74.

Frédérique Matonti et inspiré d'Aragon : « Hérault de Séchelles ou l'oubli¹⁵ » ou encore dans la citation d'Élie Wiesel choisie par Alain Guédé, à propos de Saint-George : « le bourreau frappe toujours deux fois, la deuxième fois par le silence¹⁶. »

Mais cette valorisation politique de l'écriture mémorielle est accompagnée d'un discours critique sur la mémoire qui met l'accent sur les relations conflictuelles entre histoire et mémoire. Cette problématique est au centre du portrait de Sonthonax et Polvérel rédigé par Pascal Diard. L'historien invite à « mieux comprendre l'amnésie mémorielle¹⁷ » grâce à l'étude de ces personnages complexes qui « ne correspondent pas au mythe de l'anti-esclavagiste pur et dur¹⁸ ». Ange Rovere dénonce « les mystifications, les légendes noires et les légendes dorées¹⁹ » à propos de Pascal Paoli dont « les ambiguïtés et les contradictions expliquent [selon lui] en grande partie le légendaire²⁰. » Il ressort donc de ces « portraits de Révolution » une attention commune portée aux enjeux politiques du conflit entre la mémoire et l'oubli. Cette question est cependant abordée sous des points de vue différents. En outre, si la mémoire de la Révolution est présentée comme une arme politique en 2009, il reste à débattre du type de mémoire que l'on promeut : hagiographique, critique ou contradictoire ?

Quelle histoire et quelle mémoire ?

De quelle révolution parle-t-on ? Premièrement, il ne s'agit pas du récit épique cher à Max Gallo qui fait « frémir » le lecteur du *Figaro*. Ces « portraits de Révolution » ne proposent pas une série de moments héroïques, ni une épopée des grandes dates de la Révolution. Un calendrier des événements année par année est proposé sur une double page à la fin du volume comme en annexes mais ne laisse aucune place au récit.

Comme souvent, la Révolution s'articule principalement autour de 1789 puis de la période 1792-1794. Peu de lignes sont consacrées à l'abolition des privilèges d'ailleurs présentée comme « une grande déception²¹ » dans le portrait de Jacques Roux, pas plus qu'aux journées révolutionnaires des 5 et 6 octobre. Le choix des portraits montre un parti pris très clair en faveur des Montagnards et des Jacobins. Les Girondins sont sous-représentés : leur seul représentant Brissot se fait tirer un portrait à charge par Stéphane Sahuc, journaliste politique de *L'Humanité*. Condorcet, Lafayette, Mme Rolland et les émigrés brillent par leur absence. On ne trouve pas de portrait d'André Chénier, bien sûr, ni non plus de portraits de savants. Les figures enfin sont surtout parisiennes : à l'exception de Pascal Paoli la province n'est que peu évoquée. Les Antilles en revanche sont à l'honneur. À part Thomas Paine enfin, pas d'étranger.

Robespierre ne fait débat en tant que tel : sa présence est évidente, comme celle de Babeuf. S'il tient le mauvais rôle dans les portraits de Mirabeau, de David et d'Hérault, le chef des Montagnards a l'honneur d'être défendu contre deux siècles d'injustice par Michel Vovelle, la plus grande autorité historiographique parmi les contributeurs. Le portrait de Danton suscite davantage la curiosité : joueur, son auteur Marc de Miramon y relativise son opposition à Robespierre. Si Danton est défendu, ce ne sera pas au détriment de son rival mémoriel. Ces portraits attendus ne proposent

¹⁵ Frédérique Matonti, « Marie-Jean Hérault de Séchelles, ou l'oubli », *ibid.*, p. 41.

¹⁶ Alain Guédé, « Saint-George, un noir pour sauver la République », *ibid.*, p. 55.

¹⁷ Pascal Diard, « Sonthonax et Polvérel, révolutionnaires oubliés », *ibid.*, p. 51.

¹⁸ *Idem.*

¹⁹ Ange Rovere, « Pascal Paoli, mythe et mystification », *ibid.*, p. 57.

²⁰ *Idem.*

²¹ Bernard Duraud, « Jacques Roux, le curé rouge », *ibid.*, p. 61.

donc pas un virage surprise de la ligne politique mais un débat contradictoire, parfois même provocateur s'engage entre les différents auteurs sur la question de la mémoire et plus précisément de la légitimité politique de l'hagiographie. Michel Vovelle intitule son texte « Pourquoi je suis robespierriste²² ? ». Il écrit « mon héros », répond aux accusations proférées contre Robespierre et pourtant se défend, non sans ironie, d'écrire une « hagiographie ». Le bon dosage entre politique et histoire se situerait peut-être ainsi entre une pratique réfléchie de l'éloge et une méfiance théorique de l'hagiographie.

La Révolution ne fait donc guère l'objet d'un débat historiographique dans ce volume : c'est une tradition classique, jaurésienne qui l'emporte. Un Jaurès dont *L'Humanité* se réclame²³ depuis qu'il n'est plus ni l'organe central du PCF (depuis 1994), ni même « le journal du PCF » (depuis 1999). Paradoxalement, cela peut sonner de la part du journal comme une concession faite à la commémoration de la fin de la Guerre Froide : faut-il en déduire que les débats politiques à gauche entre communistes et anti-communistes appartiennent au passé ? Ou bien s'agit-il de répondre au *Figaro* qu'il a vingt ans de retard en faisant encore référence à Furet et à l'école libérale ? Les deux à la fois sans doute. Si le débat n'est pas d'ordre historiographique, il porte en revanche sur les modalités des usages politiques de la mémoire et notamment sur la question des vertus de l'hagiographie.

Certains portraits relèvent de l'hagiographie : ceux de Louis Delgrès, Olympe de Gouges ou de Marat. Claude Mazauric excelle dans ce registre au sujet de Babeuf dans un portrait intitulé « Gracchus pour l'éternité ! ». Le mot « héros » revient souvent au fil des articles, mais il n'y a guère de figure de martyr (à l'exception peut-être de Le Peletier) et finalement le ton verse très rarement dans le pathétique.

Les légendes des adversaires sont dénoncées avec application : il en est ainsi de la charge contre Sophia Copolla dans le portrait de Marie-Antoinette, par Lina Sankari, journaliste à *L'Humanité* qui soutient la thèse du rôle politique tenu par la Reine. Mais on ne manque pas non plus d'interroger les mythes du camp révolutionnaire, comme le fait Pascal Diard dans le portrait de Sonthonax et Polvérel :

Cette abolition-là est pleinement engluée dans le quotidien de multiples rapports de forces qui obligent à composer, à aller plus loin et plus profond, mais aussi à révéler les contradictions biographiques des acteurs comme celles, plus objectives, du mouvement des rapports sociaux²⁴.

La série de portraits offre ainsi plusieurs exemples de cet aspect polyphonique, dialogué, et même parfois provocateur. Geneviève Fraisse écrit à propos d'Olympe de Gouges : « les plus révolutionnaires ne sont pas les plus féministes. C'est vrai pour aujourd'hui comme pour hier : je sais que je ne vais pas plaire en écrivant cela. » Le contraire est probablement tout aussi vrai, et tout aussi déplaisant à entendre : le ton de la polémique instaure ainsi un débat ouvert, offrant une mosaïque variée.

Un des éléments les plus manifestes de cette ouverture est la discussion engagée sur le cas Charlotte Corday entre les deux plus importants éditorialistes de *L'Humanité*, Maurice Ulrich, journaliste politique et culturel de premier plan, et Claude Cabanes retraité mais toujours ardent polémiste. Le 16 juillet, les lecteurs découvrent, de la plume du premier, un portrait de Corday assez favorable : sa culture politique est mise en avant dans le contexte caennais. Liberté, jeunesse, beauté sont les valeurs mises en avant dans ce texte qui n'hésite pas à citer Chénier et Lamartine

²² Michel Vovelle, « Pourquoi suis-je robespierriste ? », *ibid.*, p. 11.

²³ Depuis 2009, *L'Humanité* a pour sous-titre « Le journal fondé par Jean Jaurès ».

²⁴ Pascal Diard, « Sonthonax et Polvérel, révolutionnaires oubliés », *ibid.*, p. 52.

(*Histoire des Girondins*) et même à utiliser Olympe de Gouges contre Marat. Le lendemain, le lecteur de *L'Huma* découvre une page flamboyante intitulée « Pour Marat ». La charge de Claude Cabanes contre Corday et ses « hagiographes » est d'autant plus savoureuse que toutes les références de l'article de la veille sont attaquées avec violence, Lamartine surtout « ce grand benêt de poète national pleurnichard²⁵ ». Dans le recueil qui sort à l'automne, c'est le portrait de Marat qui se trouve en tête : la vivacité de la querelle s'en trouve affaiblie. L'ensemble de la publication renoue d'ailleurs avec un ordre de préséance plus respectueux des traditions : Louis XVI, Marie-Antoinette, Robespierre et Danton précèdent Marat et Corday. Ce cas est exemplaire du dialogue que donne à lire cette série de portraits. Il faut des panthéons, des images, de la mémoire mais il n'y a pas (ou plus) un panthéon fixe, une mémoire figée. La défense des vertus politiques de la mémoire révolutionnaire est ainsi associée à une pratique de l'écriture polémique, critique, contradictoire. Il y a des images défendues par les uns et les autres. Ni Cabanes ni Ulrich n'incarne la ligne historique ou politique : en revanche, l'un et l'autre partagent l'engagement dans la pratique contradictoire.

Une écriture communiste ?

On l'a vu, écrire sur la Révolution française en 2009, ce n'est plus pour *L'Humanité* s'inscrire dans les débats qui ont structuré dans le champ historique l'opposition entre communistes et non-communistes (ou anti-communistes selon le point de vue qu'on adopte) pendant la Guerre Froide. De ce point de vue, le contraste avec l'évocation par *L'Humanité* de la Révolution en 1989 est frappant. Le quotidien est alors l'organe central du Parti Communiste et l'URSS existe toujours. L'article signé par Georges Marchais le 14 juillet, témoigne de l'importance de ce contexte :

Étrange paradoxe que les historiens du futur étudieront sans doute : alors qu'aucun parti n'a autant fait pour la liberté et les droits de l'homme en France, que ce soit par notre combat pied à pied pour les droits et la dignité du monde du travail ou par nos luttes contre le fascisme, l'occupant nazi, le colonialisme, le pouvoir personnel, nous avons nous-mêmes qualifié tout un temps de « bourgeoises » des libertés que nous voyons aujourd'hui la bourgeoisie fouler aux pieds. Époque révolue depuis maintenant de nombreuses années. Depuis 1976 et notre 22^e congrès, nous nous donnons pour but un socialisme s'édifiant par et pour la liberté et chacun de nos actes en est imprégné. Cette prise de position sur laquelle nous ne transigeons jamais, n'a toujours pas été comprise ni admise par d'autres pays communistes²⁶.

En 1989, dans *L'Humanité*, la Révolution française est l'occasion pour le secrétaire général du PCF de s'interroger sur les contradictions et les difficultés du communisme à la française. Vingt ans après, qu'est-ce qu'« écrire en communiste » sur la Révolution en 2009 ? Et plus précisément, s'agit-il toujours pour *L'Humanité*, d'écrire en communiste ou pour des communistes, ou bien la figure de Jaurès a-t-elle vocation à effacer toute référence au communisme d'après 1920 ?

Certains portraits restent silencieux sur cette question, d'autres au contraire l'abordent de façon plus ou moins explicite. Quelques-uns cherchent des ancêtres au militant communiste, voire dans une démarche bien peu matérialiste, à « l'idée communiste ». Claude Cabanes, toujours lui, va droit au but. Il rappelle ainsi que Marat est le nom d'un cuirassé de la marine soviétique bombardé par les nazis en 1941. Citant Saint-Just (« La Révolution s'est glacée. Il n'y a plus que les intrigues

²⁵ Claude Cabanes, « Pour Marat », *ibid.*, p. 16.

²⁶ Georges Marchais, *L'Humanité*, 14 juillet 1989.

des bonnets rouges ») il ajoute abruptement : « Moscou, derniers temps »²⁷. La révolution russe et l'expérience soviétique reviennent ainsi de temps en temps, y compris bien sûr pour parler d'échec. Claude Mazauric évoque ainsi « le rude et inacceptable échec des entreprises historiques issues de la révolution russe d'octobre 1917²⁸ ». Mais ces références à l'Union soviétique soutiennent la thèse principale de cette publication : « Les révolutions sont toujours nécessaires²⁹ » et donc la révolution n'est pas finie. « Le souffle de 1789 reste une menace » écrit Patrick Appel-Muller³⁰ qui cite aussi Hugo : « Le moulin n'y est plus, mais le vent souffle encore ». À « la fin de l'histoire » proclamée « sur les ruines du mur de Berlin » et tant espérée dans les colonnes du *Figaro*, *L'Humanité* a répondu : vingt ans après, nous sommes toujours là et nos révolutions ne sont pas terminées.

Ceci étant, les portraits font peu de références explicites à l'actualité politique. Pierre Dharéville, dirigeant du PCF, évoque vaguement le débat en cours sur la Marseillaise « qu'on siffle à Paris³¹ ». Il y a toutefois deux exemples intéressants d'une pratique militante du journalisme. Le premier concerne la place accordée aux Antilles et à la question de l'esclavage dans les portraits. 2009 est en effet l'année de la lutte politique et syndicale du LKP en Guadeloupe³² que *L'Humanité* a beaucoup suivie, analysée et soutenue. L'affiche de la Fête de l'Humanité³³ qui représente cette année-là une Marianne à la guitare et à la peau noire fait écho à la publication des portraits pendant l'été et à la Marianne portant flambeau et épée choisie pour illustrer la publication du Hors-Série : elle met alors l'accent sur cette référence à l'actualité militante.

Un deuxième exemple de la prégnance de l'action militante se trouve dans le portrait de Camus signé par Bruno Delmas, professeur à l'École des Chartes, qui s'exprime contre la « disparition programmée de la direction des archives de France³⁴ ». Cette publication consacrée à la mémoire de la Révolution sert ainsi de tribune dans le cadre d'un conflit social qui oppose les défenseurs d'une histoire critique aux tenants d'une mémoire nationale. De plus, ce ne sont pas les révolutions qui sont ici défendues, mais « la continuité juridique de l'État et de la nation³⁵ ». Une forme de défense institutionnelle et républicaine émerge ainsi dans cet éloge de la Révolution. Le journalisme communiste s'y définit comme une pratique militante qui passe par le soutien à toutes les luttes : le rôle des journalistes dans les luttes est d'ailleurs souligné dans plusieurs portraits de journalistes révolutionnaires (Marat, Desmoulins, Sieyès).

Finalement, à la lecture de cette série de portraits, *L'Humanité* est-il un journal communiste ? Il pratique un journalisme d'opinion, capable de défendre une thèse politique dans la durée et l'adversité : dans ce cas précis, la conviction qu'il faut se souvenir de la Révolution parce que les révolutions sont toujours nécessaires. Mais il n'y a plus un corps de doctrine monolithique ni dans *L'Humanité* ni dans le PCF. Même si le directeur du journal, Patrick Le Hyarick s'efforce d'imposer la ligne du

²⁷ Claude Cabanes, *art. cit.*, p. 15-16.

²⁸ Claude Mazauric, « Gracchus pour l'éternité ! », *ibid.*, p. 71.

²⁹ Claude Cabanes, *art. cit.*, p. 16.

³⁰ Les citations suivantes sont tirées de l'éditorial de Patrick Appel-Muller « Le souffle de la Révolution française », *ibid.*, p. 5.

³¹ Pierre Dharéville, « Fabre d'Églantine, blanc mouton », *ibid.*, p. 37.

³² Liyanaj Kont Pwofitasyon (LKP), collectif d'organisations syndicales, associatives, politiques et culturelles de Guadeloupe, dont le porte-parole Élie Domota est l'acteur majeur de la grève de 2009.

³³ Voir les illustrations.

³⁴ Bruno Delmas, « Camus, les archives et la continuité de l'État de droit », *ibid.*, p. 39.

³⁵ *Idem.*

« Journal de Jean Jaurès », c'est-à-dire de toute la gauche supposée réunie avant et après les conflits du XX^e siècle, nul n'empêche Claude Cabanes ou Claude Mazauric de parler des années 1920-1990. Le journalisme d'opinion devient une pratique contradictoire dans le journal, entre journalistes. Dans ce Hors-Série, on ne trouve pas une version canonique de la Révolution. La tendance principale est certes l'héritière de la Révolution telle qu'elle était pensée et défendue par les communistes il y a vingt ans ou plus, mais de manière ouverte et plurielle. Par conséquent, si les plus révolutionnaires (ou marxistes, ou matérialistes, ou athées) donnent de la voix, on y trouve aussi d'autres positions idéologiques, d'autres valeurs. Ce qui rassemble le plus, ce qui fait consensus, c'est la République, la démocratie, la lutte et peut-être même la France. *L'Humanité* affiche avec ce numéro qui célèbre à sa façon les 20 ans de 1989, l'ambition d'être le lieu de ce rassemblement, de ce dialogue.

Les 220 ans de la Révolution française sont pour *L'Humanité* l'occasion de tenter une écriture mémorielle à des fins révolutionnaires dans un double contexte : un contexte adverse où la mémoire sert au contraire à dépolitiser le présent et l'histoire, mais aussi un contexte interne où, après la fin de la guerre froide et à l'heure de la redéfinition du communiste, la question de la mémoire communiste – sa légitimité, sa forme et son contenu – revêt des enjeux politiques.

LONCLE Stéphanie.

Université de Caen Basse-Normandie, UMR CRHQ – CNRS 6583.

et

RITZ Olivier

Université Paris-Sorbonne, CELLF 17^e-18^e



L'Humanité, Hors-Série, « 1789-2009. Portraits de Révolution », septembre 2009. La page de couverture reprend une illustration de la prise de la Bastille, utilisée dans un livre scolaire des années 1930 (Agence Rue des Archives/PVDE).



Affiche de la Fête de l'Humanité 2009, Maquette et graphisme de Fredo Coyère.